

Le **SAVEUR** *du* **MAL**



N°104

ROMAN D'AMOUR
ÉDITIONS POLICE - JOURNAL

10 cTs.

EN VENTE:



L'enlèvement d'Ixe-13

Roman d'espionnage par PIERRE SAUREL

IXE-13 et ses deux compagnons doivent se rendre au Canada pour surveiller des espions russes.

A l'aéroport de V... tout est prêt, et bientôt l'avion s'élève.

**Soudain, le pilote se retourne vers le Canadien:
—Savez-vous, IXE-13, que vous ne vous rendrez jamais au Canada?...**

Est-ce une trahison?

LA SAVEUR DU MAL

par
PAUL VERCHERES

PERSONNAGES

x x x

GUY NORMAND, qui raconte ici son histoire.
EGLANTINE CHATILLON, celle qu'il aime.
JEANNOT, un garçonnet.
ALOYSUS MARTIN, un garagiste de Shawbridge.
GERMAINE MARTIN, sa fille.
PIERRE VENDETTE, jeune fils de cultivateur en compétition pour l'amour de **GERMAINE**.
LE REVEREND PERE LAMARRE, confesseur, psychiatre et jésuite.
ET autres personnages de moindre importance.

x x x

Notice préliminaire:

L'auteur du roman qui suit offre ces quelques pages en coopération avec les autorités religieuses de chez nous qui prêchent fort justement que les mariages contractés entre catholiques et protestants devant un ministre de cette dernière religion, sont non seulement dangereux, mais inexistants.

Ce qui fait que ces mariés ne sont pas mariés du tout et vivent dans la luxure et l'impudicité.

Jeunes filles et jeunes gens de chez-nous, lisez ce roman; il est à la fois intéressant, passionnant, c'est un vrai sermon qui n'en est pas un mais qui est plutôt une tranche de vie réelle.

Ce sermon possède tout l'intérêt d'un discours sur Jésus-Ouvrier prononcé par le Révérend Père Lelièvre, le prédicateur des humbles et le champion du Sacré-Coeur.

Ce fascicule est édité et imprimé à Montréal par Police-Journal Enrg. 1130 rue LaGauchetière est, Montréal. Fr. 1182-3. Tous droits réservés 1950 par l'éditeur. Les noms des personnages de ce roman sont fictifs et ont été choisis au hasard.

CHAPITRE I
AU PARC LAFONTAINE

Le soir allait tomber.

Assis dans le Parc Lafontaine, sur un des bancs qu'on venait de reverdir avec de la peinture, comme le soleil, lui, faisait reverdir la flore qui l'entourait, j'étais plongé dans mes pensées.

Que pensent les jeunes gens de 17 ans? sinon à l'amour et au mariage.

Un petit vent léger apportait les délicieuses effluves des lilas qui commençaient à fleurir.

17 ans!

Amour!

Mariage!

Hélas, j'avais peur, moi, du mariage.

Pourquoi étais-je craintif?

Parce que je suis un enfant illégitime.

Mon nom de Guy Normand ne m'a pas été donné par mon père mais par la supérieure d'une Crèche de la ville de Québec.

Si je n'ai eu qu'une mère, je ne connais pas le nombre de mes papas possibles.

Elevé à la crèche du Chemin Ste-Foye, dans la vieille cité de Champlain, quand je fus en âge d'aller à l'école on me transféra à l'Orphelinat Youville en arrière du Pensionnat St-Louis de Gonzague sur la rue Richelieu à Québec.

Si vous saviez comme c'est dur d'être élevé par des étrangères qui n'ont évidemment pas la tendresse délicieuse d'une maman.

Il n'est donc pas étonnant que je me durcis le coeur au cours des quelques années que j'endurai à l'Orphelinat Youville.

Quand je fus en âge de quitter cet Orphelinat, on me plaça au Patronage St-Vincent de Paul, dans la Côte d'Abraham, toujours à Québec.

Là j'ai rencontré un vrai bon conseiller dans la personne du révérend Frère Maurice.

Celui-ci m'empêcha de sauter la clôture qui sépare l'honnêteté du vol.

Je me rappelle et je me rappellerai toute ma vie un de ses conseils.

Il me disait donc:

—Écoute, Guy Normand, il y a deux façons de gagner sa vie. Par le travail ou par le vol. La dernière de ces deux manières est loin d'être bonne.

—Oh, ajouta-t-il, je ne parle pas au point de vue religion. Non laissons le point religieux de côté, et parlons strictement bon sens.

“Tu peux voler, tu peux te procurer avec le fruit de ces vols des bonheurs temporaires et factices, mais tu vivras constamment sous l'ombre de la police, tu n'auras pas une minute de repos, pas une heure de sommeil sans cauchemars; le jeu n'en vaut pas la chandelle.

“Pour réussir dans la vie et demeurer honnête, il faut savoir se contenter de peu au début. Il faut travailler fort et arduement et savoir attendre, car le proverbe est juste lorsqu'il prétend que:

“TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE”.

Ce fut le Frère Maurice qui me plaça en apprentissage dans un garage.

J'avais alors 14 ans révolus.

Deux ans plus tard, parfaitement armé de mon métier je me sentis des fourmis dans les jambes.

Je veux dire que je ne voulais plus demeurer à Québec.

La vieille cité de Champlain n'est pas une grande ville comme Montréal.

D'ailleurs, trop de monde connaissait ma naissance illégitime.

De cruels compagnons de jeu et de travail me lançaient l'insulte, le mot injurieux qui a rendu Gratien Gélinas célèbre: “BATARD.”

Je m'ouvris, j'ouvris mon coeur au Frère Maurice:

—J'en ai assez de me faire humilier avec ma bâtardise. La vie est intenable pour moi à Québec.

—Alors, tu veux déménager?

—Oui.

—Où voudrais-tu aller?

—A Montréal.

J'ajoutai tout de suite:

—Je me remets entre vos mains, Frère Maurice. Que dites-vous de mon projet?

—Je ne dis pas non.

—Alors, vous m'encouragez à le mettre à exécution?

—Oui. Car il est évident que tu ne dois pas traîner ton illégitimité comme un boulet à tes pieds.

—Je vous écoute, Frère.

—Nous avons à Montréal un patronage dirigé par les Pères et les Frères de St-Vincent de Paul.

—Oui, où est-il ce Patronage?

—Il est situé près de l'ancienne gare du Mile-End. Et il s'appelle le “patronage” Jean-Le-Prévost.

—Vous croyez que l'on me recevra là-bas?

—Oui, on te recevra.

—A bras ouverts?

—Oui, et avec enthousiasme par dessus le marché.

Je m'étais économisé quelques piastres.

Fier de l'approbation du Frère Maurice, je partis pour la

Métropole canadienne.

Les autorités du Patronage Jean Le Prévost avaient été prévenues de mon arrivée par une lettre.

Le jeune et brave Frère Louis, m'attendais à la Gare Windsor.

Il m'amena en tramway, au Patronage Jean Le Prévost, et me donna une chambre bien à moi.

Entouré de camarades à la fois charmants et bons, je menais une petite vie fort agréable depuis quelques mois.

Ce soir ma journée de travail terminée je décidai d'aller respirer l'air pur du Parc Lafontaine.

Et voilà.

Le soir est tombé.

Toujours assis sur mon banc vert et entouré d'une nature verdoyante elle aussi, je contemple ravi la fontaine au mille feux qu'on vient d'allumer.

CHAPITRE II

EGLANTINE

Soudain une jeune fille attira mon attention.

Les reflets divers de la fontaine lumineuse se plaisaient à jouer sur les traits du visage de la belle inconnue.

Quelque chose se passa en moi.

Il me sembla entendre mon Bon Ange Gardien qui me disait:

—Va, parle-lui, c'est la tienne, elle est ta destinée, jeune homme.

Un incident bien ordinaire me permit de parler à la jeune fille.

Comme elle passait près de moi elle ouvrit sa sacoche pour en tirer un mignon petit mouchoir.

En le portant à son nez, un bout de papier s'en dégagait pour tomber sur l'amiérite de l'allée.

Précipitamment, je me levai et m'empressai de ramasser le papier et d'appeler:

—Mademoiselle?

—Oui, monsieur?

Etonnée elle me regardait.

Il faisait un peu sombre, mais je crus voir son visage qui rougissait.

Je lui dis:

—Vous venez de perdre ce papier, mademoiselle, permettez-moi de vous le remettre.

Comme je le lui remettais, je m'inclinai et me présentai:

—Guy Normand, dis-je.

Elle eut un petit sourire fin et me demanda:

—Pas parent avec Jacques, toujours?

Perdu je dis:

—Jacques, quel Jacques?

—Mais Jacques Normand de la Radio.

Je souris à mon tour et déclarai:

—Non, je ne sais pas chanter et comme acteur, je n'ai joué que dans les Piastres Rouges, le fameux mélodrame de collège.

Je repris:

—Et vous, mademoiselle, serait-il indiscret de vous demander votre nom?

Avec une grâce charmante elle me répondit:

—Je m'appelle Eglantine.

—Eglantine, qui?

—Eglantine Chatillon.

—Vous travaillez?

—Mais oui, je suis une petite ouvrière.

—Où travaillez-vous?

—Je travaille dans une fabrique du nord. Je suis couturière dans le plastique.

—Et vous, monsieur, vivez-vous de vos rentes?

J'éclatai de rire et dis:

—A 17 ans, vous ne trouvez pas que ce serait prématuré de vivre de ses rentes?

—Ah, vous avez 17 ans?

—Oui, et vous?

—Moi, je n'en ai que 16.

Elle ajouta:

—Me permettez-vous de vous questionner à mon tour?

—Mais oui, envoyez à votre force.

—Si vous ne vivez pas de vos rentes, que faites-vous?

—Je suis mécanicien de garage.

—C'est dans un gros garage que vous travaillez?

—Oui, c'est au garage Amherst.

Je lui pris le bras légèrement et lui offris:

—Vous devez être fatiguée, mademoiselle Eglantine, venez, on va s'asseoir sur ce banc.

Comme je m'asseyais près d'elle, d'un mouvement bien féminin, Eglantine se retira de quelques pouces.

Je fis mine de ne pas l'avoir remarqué.

—Voulez-vous, nous allons jouer au programme quiz, demanda-t-elle?

—Au programme quiz?

—Oui, je vais faire l'annonceur, et vous, vous allez faire la victime.

—La victime, que voulez-vous dire?

—La victime de mon interrogatoire.

—O.K., allez-y.

Elle me demanda:

—Vous vivez à Montréal avec votre famille?

J'hésitai à répondre.

Ah, ma damnée famille!

Est-ce que le péché de ma mère allait me poursuivre de Québec à Montréal, ou de l'adolescence à la vieillesse?

Je résolu de mentir.

Je dis donc à Eglantine:

—Je n'ai ni père ni mère.

—Vous êtes orphelin?

—Oui.

—Mais vous devez avoir des grands parents, des oncles, des tantes, des cousins?

—Non, ou du moins pas à Montréal.

—Oh, je comprends vous n'êtes pas natif de la métropole?

—Non, je suis né dans la capitale de notre province, tous mes parents sont là. Je suis seul à Montréal.

—Mais où demeurez-vous?

—Au Patronage Jean Le Prévost.

—Vous vivez dans un Patronage, vous êtes donc un bon garçon.

—Oui, dis-je, un bon garçon qui a faim.

—Mois aussi j'ai faim, dit Eglantine.

—Que mangeriez-vous?

—J'adore les hot-dogs.

—Et moi, dis-je, je suis en amour avec les hamburgers. Comme on en vend au petit kiosque du coin ici, je vous invite à vous gonfler l'estomac avec moi.

Nous nous empiffrâmes, elle de trois hot-dogs, et moi de quatre sandwiches hamburger, puis je proposai:

—Une petite promenade dans le parc, pour nous aider à digérer?

Elle égrena un petit rire jeune et joyeux et me dit:

—C'est pas de refus.

Nous nous engageâmes d'abord dans l'allée qui longe la mare aux canards.

Après avoir traversé le Pont Rustique au-dessus de cette mare, nous nous rendîmes tâcher d'admirer les ours las et les autres membres de la faune canadienne exposés dans des cages ou derrière de la broche à poulailler dans le parc.

Je réussis sans qu'elle protestât à l'entraîner dans un de ces petits sentiers d'amoureux si nombreux au Parc Lafontaine.

Le vent s'éleva soudain et les cheveux d'Eglantine, touffus et rebelles, se mirent à me chatouiller la joue.

Je ne sais la sensation qui se forma alors en moi.

Sans penser plus loin que le bout de mon nez, je pris Eglantine dans mes bras et lui donnai un beau bec.

D'abord, elle ne refusa pas ma caresse.

Mais peu à peu je la sentis qui se raidissait, hostile.

Violamment, elle me repoussa et dit:

—Non, non, ne faisons pas cela, c'est mal, nous nous connaissons à peine.

Je lui souris et remarquai:

—Nous nous connaissions à peine, c'est vrai, mais maintenant que je connais vos lèvres, ma chérie, je vous connais bien mieux.

Approchant ma bouche de son oreille, je lui murmurai la phrase éternelle, éternellement jeune:

“JE VOUS AIME.”

—Mais c'est bien trop vite, protesta-t-elle.

—Rien n'est trop vite pour un coeur à l'affût de l'amour.

Elle répéta:

—C'est mal.

—Que voyez-vous de mal dans ça, Eglantine?

—Ce qu'il y a de mal, c'est que nous nous embrassons. Je ne puis me laisser embrasser tant que vous ne m'aurez pas manifesté vos vraies intentions à mon égard.

—Mes intentions sont...

Elle sourit et suggéra:

—Vos intentions sont... légitimes?

Légitimes... encore ce sacré mot!

—Si vous voulez dire que j'ai l'intention de vous marier, Eglantine, ma réponse est affirmative.

—Oh, fit-elle! en poussant un gros soupir de soulagement.

La tutoyant pour la première fois, je lui murmurai:

—Eglantine, dis-moi que tu m'aimes, car je le sais, je ne te suis pas indifférent.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Elle réfléchissait.

—Parle, mon amour, parle donc.

—Et bien oui, je crois que je t'aime.

—Ce n'est pas comme ça que je veux que tu me répondes.

Elle comprit:

—Je t'aime, avoua-t-elle.

Comme j'allais la reprendre dans mes bras, elle me demanda:

—Tu es sérieux quand tu me demandes en mariage?

—Mais oui, fixe la date de notre union, je serai à l'église avec toi comme un seul homme.

Alors elle me permit de l'embrasser et de lui faire quelques légères caresses.

Caresses à la fois légères et inoffensives.

CHAPITRE III

CONSULTATION

Le lendemain, je connus la famille d'Eglantine Chatillon. Elle me présenta son père et sa mère.

Celui qui allait devenir mon beau-père était un homme charmant, humble mais à l'intelligence plutôt bornée.

Tout de suite, je vis par les gestes de ma belle-mère que celle-ci m'était hostile.

Je laissai s'écouler quelques jours avant de faire ma grande demande aux parents d'Eglantine.

Le beau-père accueillit cette demande en mariage avec gaiété et sympathie.

Quant à ma belle-mère elle se fit un peu tirer l'oreille, mais elle finit par donner son consentement à notre union, de façon un peu rébarbative, il faut bien l'avouer. Mais j'avais son consentement pareil.

Qu'allais-je faire maintenant?

Je pris ma décision le samedi suivant.

Je frappai à la porte du révérend Père Supérieur du Patronage Jean Le Prévost.

Cordialement, il m'invita à m'asseoir dans son bureau.

Après m'avoir longuement regardé, il me dit:

—Toi, mon Guy tu as quelque chose sur la conscience.

—Oui, et non, répondis-je.

—Que signifient ce oui et ce non combinés?

—Je veux me marier, mon Père.

—C'est normal à ton âge, mon garçon. Questionne-moi, je te répondrai selon la doctrine catholique.

—Vous êtes au courant de l'irrégularité de ma naissance?

—Oui, évidemment, le Frère Maurice m'a écrit à ce sujet.

—Est-il nécessaire, mon Père, que je traîne ce boulet de bâtardise le jour de mes noces et dans notre vie conjugale qui s'en suivra?

—Que veux-tu dire exactement, mon pauvre Guy?

—Bien, il paraît que quand on se marie, et que le prêtre publie les bans du haut de la chaire il doit dire: "Il y a promesse de mariage, entre Guy Normand, fils illégitime, né de père et mère inconnus, fils..."

Le bon Père Supérieur sourit et dit:

—Dans sa Sagesse, l'Eglise contourne cette difficulté par une dispense de Mgr l'Archevêque, une dispense de la publication des bans et du mariage sans cette annonce.

Je demandai:

—Est-ce nécessaire que je révèle le secret impudique de ma naissance à ma fiancée?

—Oui, c'est absolument nécessaire, car un mariage à base de mensonge est destiné à périr tôt ou tard.

—Alors, il faut absolument que ma future femme sache que je suis un maudit bâtard, comme dit si bien Tit-Coq?

Le Père Supérieur déclara:

—C'est là la seule issue, prends ton courage à deux mains, mon Guy, tu ne le regretteras pas.

—C'est justement ce dont je suis effrayé.

—Qu'est-ce qui t'effraye?

—J'ai peur que si j'avoue l'illégitimité de ma naissance à Eglantine, ma chérie, j'ai peur, dis-je, qu'elle ne m'aime plus et qu'elle refuse de me marier.

—Si elle prend une telle décision, mon jeune Guy, c'est tant mieux pour toi, car sa mauvaise décision prouvera qu'elle ne t'aurait pas fait une bonne épouse. Jésus a pardonné à Marie-Madeleine, si Eglantine est une véritable chrétienne, elle passera par-dessus ton état irrégulier qui d'ailleurs n'est aucunement de ta faute à toi. Je le répète, si elle est une bonne femme non seulement elle ne t'aimera pas moins, mais elle t'aimera davantage.

CHAPITRE IV

MAUVAIS CONSEILS

Cette nuit-là, je ne dormis pas du tout.

Ciel, que je souffrais!

Je ne me sentais pas la force nécessaire à l'aveu.

Il semblait qu'il me serait impossible de révéler ma déchéance initiale à celle que j'aimais tant.

Ce serait une humiliation impossible à endurer.

Le lendemain, au garage Amherst où je travaillais, j'étais couché sous une voiture en train de la réparer, quand j'eus besoin des services d'un mécanicien plus expérimenté que moi.

J'appelai donc:

—Hey, père Bilodeau?

—Oui, mon jeune.

—Voulez-vous venir vous coucher près de moi sous la voiture?

A ce moment, comme je n'avais pas dormi de la nuit et que je n'avais même pas déjeuné avant de partir pour mon travail, je me sentis subitement faible.

Je ne sais ce qui arriva, mais je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, le vieux mécanicien que tout le monde appelait "le père Bilodeau", me dit:

—Tu n'es pas dans ton assiette aujourd'hui, Guy, comment que ça se fait ?

—Ben, je n'ai pas dormi de la nuit.

—Cette insomnie avait-elle des causes?

J'avouai alors:

—Oui, elle en avait, et elle en a encore.

A ce moment le propriétaire du garage parut.

Après que le père Bilodeau lui eut raconté mon évanouissement, celui-ci dit:

—Allez reconduire le jeune Normand au Patronage.

Le boss ajouta en me regardant:

—Je te donne un congé de 24 heures payé.

—Vous êtes bien bon, monsieur.

Et c'était vrai, le patron n'était point de la Margarine, non, c'était du bon beurre de chez-nous.

Comme le père Bilodeau me reconduisait au Patronage à bord d'un des camions du patron, il me dit:

—Toi, tu as quelque chose sur le cœur, Guy?

J'avouai à demi:

—C'est vrai.

—Je t'ouvre mon giron, tu peux t'en servir et y déverser tes larmes et ton secret.

Je dis:

—Mon secret est terrible.

—Toi, tu es en amour.

—Oui, c'est bien vrai. On veut me faire révéler ce secret à ma future femme. J'ai peur qu'après l'avoir entendu, elle me jette à la porte.

—Qui t'a conseillé de dévoiler ce fameux secret à ta blonde?

—C'est un prêtre, un prêtre catholique.

J'appris alors que le père Bilodeau était loin d'être un ron-geur de balustres.

C'était un vieux qui, à la suite de la perte de quelques mil-les dollars dans la faillite de l'Eglise St-Etienne de Montréal, s'était erronément retourné contre la religion catholique.

Hélas, pourquoi suivis-je le conseil qu'il allait me donner, conseil qui faillit faire de moi une loque humaine, un bum et peut-être un bandit?

Pourquoi?

Je crois que c'est parce que c'était le moyen le plus facile de sortir de mon impasse momentanément.

Comme nous montions la rue St-Laurent, il me dit:

—Ah, les soutanes!

—Les soutanes, pourquoi dites-vous cela?

—Parce qu'elles sont cause de bien des misères avec leurs conseils saugrenus. La dernière fois que j'ai vu un prêtre sais-tu ce que je lui ai dit, moi?

—Mais non, père Bilodeau.

—Eh bien, je lui ai dit que je ne tolérerais pas une cinquième roue à mon carrosse conjugal.

L'ombre d'un autre, d'un certain politicien sembla planer au-dessus de notre conversation.

Cet autre, ce politicien avait osé dire:

—Je n'accepterai de leçons de personne, en ce qui a trait à la justice sociale.

Le père Bilodeau reprit:

—N'écoute pas les conseils des soutanes. Il n'y a pas que les prêtres qui puissent te marier à ton Eglantine.

—Mais je croyais que seuls les prêtres...

—Non, les prêtres n'ont pas seuls le droit de marier, les ministres protestants ont eux aussi cette autorisation.

—Oui, fis-je?

—Oui, va voir un de ces ministres et tu n'éprouveras aucune difficulté à marier Eglantine tout en gardant ton fameux secret.

Hélas, je le répète, pourquoi ai-je suivi ce mauvais conseil? Pourquoi ai-je pris la route la plus facile et la plus décevante à la fois, la route qui mène à l'adultère légal, aux pires malheurs, et aux pires misères dans la vie?

CHAPITRE IV

MARIAGE

Ce soir-là, j'invitai Eglantine à se rendre avec moi au Parc Lafontaine encore une fois.

Il me fallait l'anonymat du parc pour pouvoir parler à cœur ouvert à celle que j'adorais.

Je lui dis donc:

—Eglantine?

—Oui, mon amour.

—As-tu confiance en moi?

—Oh oui.

—J'ai quelque chose à te proposer.

—Propose, mon chéri.

—Je voudrais que nous nous mariions secrètement.

—Pourquoi nous marier secrètement?

—Cela je te le dirai plus tard.

—Pour quand veux-tu ce mariage secret?

—Tout de suite.

—Je ne comprends pas.

—Je le sais que tu ne comprends pas, mais je te demande, je te supplie, mon amour, de me faire confiance.

—Qui nous mariera?

—Un ministre protestant.

—Oh, s'écria-t-elle, mais je croyais que...

—Tu crois que ce n'est pas correct?

—Je ne sais pas, je n'ai jamais été très forte en cathéchisme.

—Si je te disais que c'est O.K., me suivrais-tu aveuglément?

—Oui, je te suivrais aveuglément, mon trésor, jusqu'à l'autre bout du monde.

Pourquoi ne me refuse-t-elle pas alors, oui pourquoi?

Joyeusement, avec un petit rire argentin, elle s'engagea dans la voie de la luxure en me disant:

—C'est O.K., amène-moi à ton ministre.

Il était neuf heures du soir, quand en compagnie du père

Bilodeau et du patron de mon garage, qui allaient nous servir de témoins, nous entrâmes dans le salon d'un des ministres protestants de Montréal.

Celui-ci prononça les paroles bibliques qui allaient nous unir faussement.

Après quoi, il dit avec une certaine vulgarité:

—C'est \$10.00 pour le Certificat de Mariage.

Dans un élan de générosité mon patron du garage paya.

Puis il dit:

—Tourtereau et tourterelle, vous êtes maintenant mari et femme, vous pouvez vous embrasser.

Quand ce fut fait le boss nous invita chez lui.

CHAPITRE V

LES MISERES COMMENCENT

Aux yeux du père et de la mère d'Eglantine, nous étions toujours des fiancés.

Régulièrement, les bons soirs, j'allais la voir chez elle.

Nous veillions à la maison la plupart du temps, mais quelques soirs avec le consentement des parents ignorants de notre mariage, nous sortions.

Supposément pour aller aux petites vues.

Mais ce n'était pas là que nous allions.

Coupables que nous étions, nous louions une chambre dans une maison de touristes.

Ce fut ainsi que quelques mois plus tard Eglantine devint enceinte.

Sa grossesse devint vite visible.

Quand sa mère s'en aperçut ce fut une scène horrible.

Elle m'injuria, me lançant les pires mots du vocabulaire de chantier.

A la fin, Eglantine me dit:

—Dis-le donc à maman que nous sommes mariés.

La belle-mère rugit:

—Vous êtes mariés, vous êtes mariés en cachette, ne savez-vous pas que votre mariage est nul, que vous êtes mineurs tous les deux et que vous n'avez pas obtenu notre consentement à mon mari et à moi?

S'adressant alors à sa fille, ma belle-mère lui dit:

—Mais pourquoi ce secret alors que nous ne nous sommes jamais opposés à votre mariage?

Faiblissant davantage Eglantine avoua:

—Si je ne vous ai parlé de rien, maman, c'est que Guy m'a demandé d'agir ainsi.

—Je me demande, dit la mère, quel est le prêtre qui a pu consentir à vous unir ainsi, dans des conditions aussi irrégulières?

—Ce n'est pas un prêtre qui nous a mariés, déclara Eglantine.

—Qui est-ce alors?

—C'est un ministre protestant.

—Alors, le mariage est doublement nul. Ne savez-vous pas que la religion catholique défend ces mariages qu'elle considère comme nuls et de nul effet?

Piteusement Eglantine répondit:

—Non, maman, je ne le savais pas.

M'indiquant la porte d'un geste cruel, celle qui était à mes yeux la belle-mère classique, m'ordonna:

—Déguerpis, sale individu, et ne remets plus les pieds ici.

Le grand amour d'Eglantine pour moi lui fit alors vaillamment dire:

—Si Guy part, je pars avec lui.

—Très bien, je vous chasse, dit brutalement la mère d'Eglantine.

Elle fit ses valises, et nous partîmes dans un taxi, nous louer une chambre sur la rue Visitation, dans le Faubourg Québec.

CHAPITRE VI L'HERITIER

Le petit train-train de la vie conjugale se mit à faire son petit bonhomme de chemin.

Le jour, je travaillais comme un bon au garage Amherst.

Nos soirées nous les passions dans les théâtres, dans les cinémas ou dans les salles de danse, où l'on dansait exclusivement des sets canadiens.

Puis vint le moment suprême, le moment où l'épouse devient mère pour la première fois.

Comme tous les autres papas, je vécus des minutes d'inquiétudes indicible.

D'abord je fus le plus heureux des pères quand la garde-malade de l'hôpital me montra mon petit rejeton, un bébé masculin qui, à la demande d'Eglantine, fut baptisé sous le nom de Jean.

Ce nom de Jean devint vite "Jeannot."

Puis en revenant du baptême, comme je regardais mon joyeux petit Jeannot qui gigotait des pattes, et se faisait aller les bras en me souriant, une pensée à la fois juste et terrible parut à la surface de mon esprit.

Nous n'étions pas réellement mariés, Eglantine et moi, de telle sorte qu'un bâtard avait fait un autre bâtard.

Pendant les semaines qui suivirent, cette pensée affreuse lancinait presque continuellement en mon cerveau.

J'avais péché, je commençais à payer.

Vint le soir fatal, le soir funeste.

Il pouvait être 8 heures quand ma fausse épouse me dit:

—Allons danser, mon chéri. Mes jambes ont une envie de

souigner la baquaise dans le coin de la boîte à bois, oui, une envie furibonde.

—Mais, objectai-je, nous ne pouvons sortir ensemble, qui donc garderait le bébé?

—Je vais demander quelqu'un.

Mais il n'est pas toujours facile pour une petite mère de placer sur d'autres épaules le poids de sa maternité.

Les chambreuses à qui Eglantine demanda le service de la garde du petit Jeannot prétextèrent ci et ça pour opposer un refus à ma femme.

Comme je voyais qu'elle avait beaucoup envie de danser, je lui dis vers 9 heures:

—Sors seule, Eglantine, va danser, moi je garderai Jeannot.

—Tu ne seras pas jaloux?

—Non, n'aie pas peur.

Avec une voix doucement moqueuse, elle me reprocha tendrement:

—Si tu n'es pas jaloux, c'est que tu ne m'aimes pas beaucoup.

—Assez de badinage, dis-je, va danser, tu as ma bénédiction.

J'ajoutai:

—Mais ne reviens pas trop tard, hein?

—Non, à 11 heures au plus tard je serai de retour.

Il était onze heures moins cinq lorsque je manquai de tabac et de papier à cigarettes.

Je me dis:

—Le petit Jeannot peut bien rester quelques instants tout seul, je vais aller au magasin du coin.

Comme je sortais, de ce magasin, je reconnus ma femme qui entrait dans la maison de chambres que j'habitais, aux bras d'un inconnu.

Alors, je vis rouge.

Eglantine me trompait-elle?

Je décidai de le savoir.

Précipitamment, mais sans faire de bruit, je revins chez moi.

Comme j'allais entrer je vis l'inconnu dans le portique qui prenait ma femme dans ses bras et qui l'embrassait.

Je décidai alors de jouer au fin-fin.

Je me cachai et vis ma femme repousser doucement celui que j'appelais son nouveau cavalier.

Elle lui dit:

—Bonsoir.

Et elle entra dans la maison.

Derrière elle, j'entrai à mon tour.

Je ne fis d'abord semblant de rien.

Je lui demandai:

—Tu t'es bien amusée?

—Oui, j'ai dansé trois sets canadiens au complet, et comme j'étais très fatiguée de me faire souigner je suis revenue à l'heure dite, n'est-ce pas, mon chéri?

Négligemment, je posai la question:

—Tu es revenue seule?

—Mais oui.

Ce mensonge m'horripila.

Je lui crachai au visage:

—Garce!

—Non, mais es-tu en train de devenir fou, Guy?

—Je suppose, ricanai-je, que c'est un fantôme qui t'a embrassée dans le portique tantôt?

—Oh, tu sais, dit-elle?

—Oui, je sais que tu es une couillonne et une hypocrite.

Elle s'écroula dans un fauteuil et se mit à pleurer.

Entre ses sanglots elle me dit:

—Je n'ai rien fait de mal.

Je rugis:

—Ainsi tu ne crois pas qu'il est mal que madame Guy Normand embrasse un autre homme que son mari?

—C'est justement que je ne l'ai pas embrassé, c'est lui qui m'a embrassée et je l'ai repoussé tout de suite.

—Pourquoi étais-tu avec cet inconnu?

—Ce n'est pas un inconnu pour moi, c'est un ancien compagnon de travail à la manufacture de plastique.

De la colère, de la rage, je passai à l'ironie.

—Ainsi, je vois madame dans les bras d'un autre, madame Normand se laisse faire pendant quelques instants et elle a le front de jouer ensuite devant moi la comédie de la candeur, de la naïveté et de la chasteté. J'en ai assez.

—Tu en as assez, oh, mon chéri, mais que veux-tu dire?

—Je veux dire que je te quitte que je te braque là, garce.

Cependant, je me repris tout de suite:

—Non, ce n'est pas moi qui partirai, c'est moi qui paye la chambre ici, je suis le boss de cette chambre. Va-t-en, fripouille.

Très pâle, elle se leva et se dirigea vers sa valise, au pied de notre lit.

Elle était à ramasser tous ses effets personnels, quand soudain elle me dit:

—Et notre petit Jeannot?

—Notre petit Jeannot? Qui me dit qu'il est à moi? C'est peut-être ton chum de la manufacture de plastique qui en est le père.

J'avais tort, je savais que j'avais tort.

Mais une envie irrésistible d'insulter Eglantine faisait que je m'enlissais de plus en plus dans mon tort.

Elle me dit:

—Dieu, que tu es cruel, que tu es méchant Guy! Tu te fais des montagnes avec des riens. Ainsi tu me chasses, c'est définitif, et j'amène l'enfant avec moi?

—Oui.

Prête-moi une piastre, toujours, que je prenne un taxi pour me rendre chez mes parents.

—Je rugis:

—Tu as du front tout le tour de la tête, garce! Tu embrasses un homme devant moi, eh bien! si tu veux une piastre, va la lui demander à ton nouveau cavalier, moi je ne veux pas que tu salisses mes piastres en les touchant.

Silencieusement, elle sortit de la chambre et appela quelqu'un au téléphone sur le mur du corridor.

Je prêtai l'oreille et m'aperçus bientôt que ce quelqu'un qu'elle appelait était sa mère.

Elle revint dans notre chambre et s'assit dans une chaise berçante.

Pendant de longues minutes qui devinrent une demi-heure le seul bruit qui se fit dans la pièce où nous étions tous les deux était produit par le grincement monotone et énervant de la berceuse de ma femme.

Puis le silence fut rompu par l'arrivée de ma belle-mère, qui sans frapper à la porte entra en ouragan.

Tout de suite elle m'apostropha:

—Ça ne se passera pas comme ça, rugit-elle.

—Qu'est-ce qui ne se passera pas comme ça, je voudrais bien le savoir?

—Vous n'attendrez pas longtemps avant de l'apprendre, sale individu que vous êtes. Pour voir si ça a du bon sens, chasser sa femme, sa propre femme en pleine nuit, avec un bébé par dessus le marché.

Je ricanai:

—Madame, dis-je, en m'inclinant avec une ironique cérémonie devant elle, je vais attendre la réalisation de vos vagues menaces.

Elles partirent et je me couchai, pour la première fois seul dans cette chambre de la rue Visitation.

CHAPITRE VII

ARRESTATION

A deux heures du matin, je n'avais pas encore fermé l'oeil, quand on frappa à ma porte.

Etonné, presque ahuri, je demandai:

—"Qui ça peut-il être?"

Dès que j'ouvris la porte je l'appris.

Deux hommes étaient devant moi.

L'un d'eux me dit:

—POLICE.

—Police, dis-je, que me voulez-vous à pareille heure, pour m'éveiller ainsi?

—Vous n'êtes pas supérieur aux Recorders.

—Comment ça?

—Vous êtes bien Guy Normand?

—Oui.

—Eh bien, votre belle-mère a éveillé un des recorders de la ville de Montréal, pour lui faire signer un mandat d'arrestation pour désertion de votre femme et de votre fils. Venez calmement et volontairement sinon nous serons forcés de vous passer les menottes.

Rapidement, sous l'oeil des détectives, je m'habillai et les suivis.

Après une courte course dans l'auto de la police on me logea dans le sous-sol du poste central de la police municipale.

Ce sous-sol était un vrai trou.

Il y avait dans l'immense cellule où on me fit entrer, des ivrognes, des robineux, des rats, des souris, et autres bestioles parasites du corps humain et de la tête.

Je n'étais séparé des filles de vie, des ivrognesses et des robineuses que par un mur qui n'empêchait pas le bruit des conversations sataniques, pornographiques ou tout simplement vulgaires que tenaient ces femmes des plus basses classes de la société.

Comme il n'y avait ni lit ni matelas ni sommier dans la cellule, je dus me coucher sur le béton nu du plancher.

Je pensais:

"Je paye, je paye, je paye, pour mes fautes et mes péchés. Quand donc me donnera-t-on un reçu final?"

J'attendis jusqu'à midi.

Personne ne semblait s'occuper de moi.

Comme j'entendais l'Angelus de l'église voisine clamer le zénith du jour, la grosse voix d'un policeman me fit tressaillir.

Il appelait:

—Guy Normand, Guy Normand?

—Présent, dis-je.

Le constable prit une grosse clef dont il se servit pour ouvrir la porte de la cellule.

Tous les deux, l'ascenseur nous véhicula jusqu'au dernier étage de l'édifice, étage où étaient sises les diverses cours des recorders.

Mais ce n'est pas dans ces cours, que le policeman me fit entrer.

Non, ce fut dans la chambre privée d'un recorder.

Ma stupéfaction fut très grande quand je vis dans cette chambre, outre ma femme et ma belle-mère, le révérend Père Supérieur du Patronage Jean Le Prévost.

Je lui demandai anxieusement:

—Avez-vous révélé mon secret, mon père?

Franchement il répondit:

—Oui, j'ai fait cette révélation, et peut-être pour ton bien, mon jeune Normand.

Ma belle-mère rugit:

—J'exige, dit-elle, une sévère punition contre ce couillon qui a osé mettre sa femme et son enfant dehors en pleine nuit.

Je vis que l'exagération des paroles de la belle-mère tournait en ma faveur.

Car les juges n'aiment point les gens qui parlent trop haut.

Un petit velours chatouilla mon cœur quand j'entendis Eglantine dire au recorder:

—Je n'approuve pas les paroles de maman, il y a dans le cas de mon mari des circonstances atténuantes.

—Voulez-vous les énumérer, madame.

—D'abord laissez-moi vous dire, monsieur votre Honneur, que je suis une honnête femme et que mon mari a mal interprété la caresse forcée que j'ai reçue d'un homme hier soir. Mais à première vue du moins l'accolade dont j'ai été victime regardait très mal, je l'admets, aux yeux d'un époux.

Sévèrement, le recorder dit à Aglaë, ma belle-mère:

—Si j'avais su ce que je sais actuellement, je n'aurais jamais signé de mandat contre Guy Normand. Ce n'est pas un criminel, il avait même raison jusqu'à un certain point d'être fâché contre son Eglantine. Si vous voulez vous remettre ensemble tous les deux, vous pouvez le faire avec ma bénédiction.

Le Père Supérieur entra alors dans la conversation.

Il dit:

—Il y a quelque chose que vous ignorez, monsieur le Recorder.

—Qu'est-ce que je ne sais pas?

—C'est qu'aux yeux de l'Eglise catholique Eglantine et Guy étant mariés devant un ministre protestant, vivent en concubinage. Il me semble qu'étant catholique vous-même, monsieur le juge, vous ne pouvez approuver une telle union anti-catholique?

—Vous avez raison, dit le recorder.

S'adressant à ma femme et à moi-même, il ajouta:

—Vous allez pour le moment, Guy Normand, payer une pension alimentaire à votre enfant que je confie aux soins de sa mère. Recommencez vos fréquentations d'autrefois, ou plutôt continuez-les pendant quelques mois comme jeune homme et jeune fille à marier. Quand vous serez sûrs de la solidité et de l'éternité de votre amour, vous vous marierez réellement cette fois devant un prêtre de notre religion. Ça vous va, Normand?

—Oui, ça me va.

—Et vous, Eglantine?

—Ça me va à moi aussi.

Brusquement pour en finir, le recorder dit:

—Acquitté sans frais... Je passe à la cause suivante...

CHAPITRE VII

AH, LES BELLES-MERES MAUDITES!

Si le recorder était un bon zig, ma belle-mère, elle, ne zigait pas.

Le magistrat m'avait recommandé de continuer les fréquentations qui avaient abouti au faux mariage.

Cela me fut impossible.

Chaque fois que j'arrivais chez mes beaux-parents la belle-mère s'empressait de me critiquer et de conseiller à Eglantine de me plaquer là comme une robe défraîchie.

Un soir, que ma belle-mère était sortie avec Eglantine pour quelques minutes, je tins un conseil de guerre avec le beau-père.

Je lui dis:

—Vous admettez avec moi, monsieur, que votre femme est inendurable, à mon point de vue.

Il approuva:

—Hélas, oui. Je suis sûr que je n'irai pas dans le purgatoire, à ma mort, car ce purgatoire, je suis à le faire sur cette terre de peine et de misère.

Je risquai alors:

—Vous ne pourriez pas un peu calmer ses transports à mon égard, demandai-je?

—Je puis toujours essayer mais je ne garantis rien.

Ce fut de ce moment que se servit ma belle-mère pour entrer avec Eglantine.

Elle poussa un soupir enrageant et me dit:

—Encore vous.

Son mari gronda:

—Cesse donc de scier ce pauvre jeune homme, laisse-le donc un peu tranquille.

Devant cette rare algarade de son mari, ma sacrée belle-mère devint rouge de colère, elle s'approcha de lui, se leva sur la pointe des pieds, puis quand son nez fut vis-à-vis de celui de son époux, elle lui dit:

—Toi, ta gueule, la ferme.

Le pauvre homme, s'il avait eu une quarantaine d'années de moins, aurait d'une façon idéale joué le rôle du mouton dans la procession de la St-Jean-Baptiste.

Devant cette attaque de front de sa formidable antagoniste Eglantine se lança à l'attaque contre moi pour la dixième fois.

Ayant reconquis possession de sa place forte, la mère d'Eglantine se lança à l'attaque contre moi pour la dixième fois.

—Vous êtes un beau petit.

Ne sachant à quoi elle voulait en venir, je lui demandai :

—Un beau petit, que voulez-vous dire?

—Je veux dire que vous menez deux amours de front.

—Deux amours de front, je ne comprends pas.

Elle me démontra hors de tout doute alors qu'elle avait un vrai fond noir.

Elle me mentit en pleine face en me disant :

—Qui était la jeune fille avec qui vous êtes allé aux petites vues hier soir?

Devant cette accusation mensongère, je rugis et appliquai à ma belle-mère la malheureuse épithète dont je m'étais servie pour la fille :

—Garce! m'écriai-je.

—Quoi, vous m'insultez dans ma propre maison? Eh bien, ça ne se passera pas comme ça. D'abord, sortez, sale garnement. Je ne veux plus vous voir le bout du nez ici. Votre présence déshonore le seuil de ma porte. Tout ce que je veux voir c'est votre chèque qui nous servira à acheter du lait pour votre petit Jeannot.

Je regardai Eglantine, et m'aperçus qu'elle avait la volonté d'une mollesse déplorable.

Je lui demandai :

—Crois-tu à la véracité de l'accusation de ta mère contre moi?

—Je ne sais pas, je ne sais plus que croire.

—Mais puisque je te dis que ta mère m'a menti.

Insultée par cette accusation elle me dit encore une fois :

—Sortez, voyou!

Je ricanai.

—La vérité choque, hein, belle-mère?

—Dehors, ou je prends le tisonnier.

—Très bien, je m'en vais. Mais comme vous me privez de la présence d'Eglantine et de Jeannot, je vous priverai moi du nerf de la guerre.

La belle-maman rugit. Elle me menaçait :

—Si vous ne payez pas pour le petit Jeannot, j'irai porter plainte contre vous à la police, une autre fois.

Avec un rire sec, et en sortant je lui dis :

—Je vous souhaite plus de succès que lors de ma dernière arrestation.

Le lendemain matin, vaguement inquiet, je relatai la scène de la veille à mon patron et au père Bilodeau.

Le premier me conseilla :

—Je crois que dans les circonstances, tu fais mieux de disparaître, Guy.

—Mais où irai-je?

—Je connais un nommé Martin, un brave homme, qui tient un garage à Shawbridge, je l'ai justement rencontré avant-hier, il a besoin d'un bon mécanicien.

—Et vous voudriez que j'aille travailler pour ce monsieur Martin?

—Oui, je crois que ce serait là la meilleure solution.

“En disparaissant sans laisser d'adresse, tu te protégeras contre les coups de cochon possibles de ta belle-mère.

“Je te tiendrai au courant de tout développement qui se produira dans ton affaire.”

CHAPITRE VIII

ALOYSUS MARTIN

Aloysus Martin me parut au premier abord être le brave garçon jugé par mon ancien patron.

Dès mon débarquement de l'autobus à Shawbridge, et dès mon entrée au garage, monsieur Martin me dit :

—Va te changer de vêtements, mon Normand, va mettre tes salopettes et ta chemise de travail, j'ai une grosse job urgente à te faire faire.

Le travail que j'accomplis alors était on ne peut plus difficile.

Il s'agissait de découvrir dans le système électrique d'une Packard, un mystérieux court-circuit dont la source était loin d'être facile à déceler.

Mon nouveau patron fut satisfait quand au bout de quelques heures à peine de travail, la Packard fut remise en état de fonctionnement et le court-circuit éliminé.

Il fut décidé entre monsieur Martin et moi que j'allais pensionner chez lui.

Lorsque nous eûmes réglé la question du prix et celle de mon salaire, qui était fort généreux, il me demanda :

—Es-tu célibataire?

Je ne crus pas mentir en lui disant que je l'étais.

Je me gardai bien cependant de lui révéler l'existence de mon petit Jeannot.

Il m'expliqua alors sa situation :

—Depuis trois ans, dit-il, je suis veuf.

—Mais qui tient votre maison?

—Ah, c'est vrai, tu ne le sais pas. J'ai une fille de 20 ans: Germaine tient ma maison.

Quand ma journée de travail fut terminée, je me rendis avec le patron à sa résidence privée.

Il m'indiqua ma chambre.

Je me déshabillai et me rendis à la salle de toilette pour me laver.

Car on sait combien le métier de mécanicien dans un garage est salissant.

Ce fut en sortant de la salle de toilette que je rencontrai pour la première fois Germaine.

Je fus littéralement stupéfié par la beauté et les formes de la jeune fille.

Ces perfections physiques étaient non seulement aguichantes, non seulement attirantes, mais si vous me comprenez bien, elles étaient une directe invitation à la valse, comme on dit.

Elle eut un sourire invitant:

—Ah, c'est vous le nouveau pensionnaire, le nouvel employé de papa.

—J'ai cet honneur, répondis-je.

Elle m'offrit sa main que je gardai plus longtemps qu'il n'était nécessaire dans la mienne.

Cette main avait je ne sais quoi de voluptueux.

Doucement, avec quelque chose d'indéfinissable dans son regard, elle finit par me retirer cette main.

Je lui demandai:

—Y a-t-il un cinéma à Shawbridge?

—Mais oui, répondit-elle, il y a en a même deux.

—M'indiqueriez-vous ce soir l'endroit où est situé le meilleur de ces deux théâtres?

Elle montra ses belles dents blanches dans un large sourire:

—Si je comprends bien, dit-elle, vous êtes en train de m'inviter à aller aux petites vues avec vous ce soir?

—Vous comprenez bien, mademoiselle.

—Oh, ne m'appellez pas mademoiselle, appelez-moi Germaine, voulez-vous?

—Je veux bien, mais vous, voulez-vous aussi?

—Si je veux, si je veux quoi?

—Voulez-vous venir aux petites vues avec moi ce soir?

—Mais oui, mais oui, Guy.

Déjà, c'était Guy et c'était Germaine.

Il y avait à peine quelques minutes que je connaissais cette jeune fille, elle avait réussi à établir entre nous un commencement d'intimité.

Ce soir-là, comme nous contemplions une vue de gangsters, le vilain de la pièce tira un coup de revolver et tua l'héroïne.

En entendant la détonation Germaine tressauta et me prit inconsciemment la main.

Je la serrai.

La sienne répondit à mon étreinte.

La vue de gangster se termina.

Quand la deuxième vue, une vue d'amour celle-là, commença, nos deux mains se tenaient toujours pressées ensemble.

Quelques minutes plus tard, la jolie tête de Germaine s'appuya sur mon épaule, tandis que ma joue jouait dans ses cheveux.

Au baiser final de la pièce cinématographique, nous imitâmes le héros et l'héroïne et dans l'obscurité favorable du théâtre nous nous donnâmes notre premier baiser d'amour.

CHAPITRE IX

PROMESSE DE MARIAGE

Germaine était loin d'avoir en amour la discrétion et la chasteté d'Eglantine.

Elle ne me refusait que la suprême audace.

Un soir que le père Martin nous surprit au salon dans les bras l'un de l'autre, il me dit d'une voix blanche:

—J'ai à te parler, Guy.

—Oh, papa intervint Germaine, ne le grondez pas.

Sèchement, il répéta:

—J'ai à te parler, viens.

Le veuf me fit passer dans sa chambre à coucher.

—Je vous écoute, lui dis-je.

Il se mit à se promener de long en large dans la pièce.

Puis il me dit:

—Germaine est une boule de feu.

—Que voulez-vous dire?

—Je veux dire que c'est une espèce de soucoupe volante d'amour et de passion, c'est le portrait de sa mère tout recopié.

J'avouai, oui, je dus avouer que monsieur Martin avait raison.

Germaine avait de la passion, de la passion mauvaise à revendre.

Il me demanda:

—Qu'entends-tu faire, jeune homme?

—Je ne comprends pas, lui dis-je.

Sa voix prit une certaine sévérité quand il me dit:

—Tu ne comprends pas? Mais sapristi, je viens de vous surprendre tous les deux dans les bras l'un de l'autre, ça veut dire de deux choses l'une. Soit que tes intentions soient pures, soit qu'elles soient impudiques.

—Etes-vous en train de me demander si je vais oui ou non marier votre Germaine?

—C'est justement cela que je signifie.

—Bien, mon Dieu, je l'aime, mais je me demande si je

l'aime assez pour contracter mariage avec elle, et si je l'aime du genre d'amour nécessaire à l'union conjugale?

L'humeur du père Martin passa alors au mauvais temps.

Il me dit:

—Après le spectacle dont vous venez de me gratifier tous les deux il vaut mieux pour ta santé, jeune homme, que tu me demandes la main de Germaine et cela tout de suite. Sinon...

—Sinon?

—Sinon, je ferai quelque chose que tu n'aimeras guère.

—Quoi?

—Ça c'est mon secret. Consens-tu à marier Germaine, oui ou non?

Faisant contre mauvaise fortune bon coeur, et après quelques hésitations de ma part, bien compréhensibles, je dis à monsieur Martin:

—Très bien, je serai votre gendre.

—Quand?

—Fixez vous-même la date du mariage, et donnez-moi rendez-vous au pied de l'autel.

Il décida que l'hymen allait être consommé le dernier samedi du mois suivant.

CHAPITRE X

RENCONTRE

Un samedi matin je me rendis à Montréal avec Germaine dans la voiture privée de son père.

Nous allions magasiner en vue de notre future union dans la métropole.

Comme je parcourais avec elle les longues et larges allées du magasin Dupuis, et que nous nous arrêtions de comptoir à comptoir, je fus soudain littéralement cloué sur place.

Il y avait de quoi être stupéfié.

Le hasard venait une autre fois de jouer un mauvais tour à un homme.

Eglantine s'approchait, tenant Jeannot par la main.

Fort heureusement, mon petit ne me vit point.

Mais Eglantine me vit, elle.

Elle pâlit affreusement.

Elle allait me parler quand d'un mouvement brusque je pivotai sur moi-même et lui tournai le dos significativement.

Cela ne l'empêcha pas de continuer sa marche en ma direction.

Puis de me prendre le bras.

Et de me murmurer à l'oreille:

—Je voudrais te voir, seul, et au plus tôt, Guy. Enfin je te retrouve, promets-moi non pas de venir chez maman, mais de me téléphoner pour me fixer un rendez-vous.

Germaine s'était naturellement aperçu de cette conversation à voix très basse.

Elle me dit:

—Présente-moi donc madame, je n'ai pas l'honneur de la connaître.

Mais Eglantine était déjà loin, fort heureusement.

Fort heureusement aussi mon joli petit Jeannot ne m'avait pas vu.

Germaine insista:

—Qui est-elle?

Je mentis:

—C'est une de mes anciennes camarades d'enfance, nous allions à l'école ensemble.

—C'est à elle, cet enfant-là?

—Oui.

—Très bien, dit-elle en haussant les épaules, parlons d'autre chose.

Nous parlâmes d'autre chose.

Après avoir magasiné toute la sainte journée, fatigué au coton, je me remis à la roue de la voiture de mon patron, pour nous revéhiculer vers Shawbridge.

Si j'avais su ce qui m'attendait dans cette petite ville du nord laurentien, j'aurais frémi.

CHAPITRE XI

LA LETTRE

S'il ya des lettres anonymes qui font du mal il y en a d'autres, il faut l'avouer, qui font du bien.

Comme j'entrais dans ma chambre à mon retour de Montréal, je vis une enveloppe sur mon chiffonnier.

Cette lettre c'était mon beau-père qui l'avait placée là.

Je m'empressai de l'ouvrir et de la lire.

Ce que je lus me stupéfia.

Plus que ça, m'horrifia.

Voici cette lettre:

"A Guy Normand,
Garage Shawbridge, Qué.

Cher monsieur,

Je suis un des clients du garage Martin.

Je vous estime beaucoup, vu que vous faites du bon travail à ce garage.

Ma lettre est anonyme, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit méchante.

"Non, loin de là.

Si je vous écris, c'est pour vous épargner une misérable et dangereuse vie conjugale.

Je voudrais vous empêcher de marier Germaine, qui est une vraie diablesse, venue directement des enfers.

Si vous voulez vous assurer de la véracité de mon avancé, vous n'avez qu'à vous rendre ce soir au petit bois des amoureux de l'autre côté de la ligne du chemin de fer.

Cachez-vous là, et vous verrez ce que va faire votre fiancée, qui sera en compagnie du jeune Pierre Vendette."

x x x

LE JEUNE PIERRE VENDETTE...

Je le connaissais.

Il passait pour être le pire macreau du village.

Je résolus donc de suivre les conseils de l'auteur de la lettre anonyme.

Je n'eus aucune difficulté à emprunter de nouveau la voiture de monsieur Martin pour me rendre au lieu du rendez-vous quelques minutes avant l'heure dite.

Je dissimulai ma voiture à l'arrière d'un bouquet d'érables et j'attendis.

Comme de fait, bientôt, je vis Vendette en compagnie de Germaine, immobiliser son vieux bazou à l'orée du bois.

Marchant à pas de loup, je m'approchai d'eux.

Alors, j'entendis l'infâme conversation.

Vendette demandait:

—Quand te maries-tu, Germaine?

Elle le lui dit.

Il reprit:

—Dès ton retour de voyage de noces nous pourrons nous aimer en toute sécurité, car j'aime mieux l'amour d'une femme mariée que celui d'une jeune fille.

Germaine rit alors et dit:

—Je te comprends, mon Pierre, car c'est moins dangereux, hein?

Je ne répéterai pas le reste de la conversation car ce reste n'est pas publiable.

Comme, ignorante de ma présence, ils s'embrassaient de plus en plus lascivement, la rage s'empara de moi, une rage folle.

Je sautai sur Vendette, lui administrai la râclée de sa vie, devant une Germaine qui avait appelé à mon secours tous les sanglots de son corps.

Comme Vendette gisait sans connaissance par terre, dans l'herbe, j'abimai ma fiancée d'un chapelet de sacres et de bêtises encore impubliables.

Puis je lui dis:

—Tout est fini entre nous. Je me considère le plus heureux des hommes d'avoir été averti en temps de ton infâme double jeu, Germaine.

Alors je la braquai là, remontai dans la voiture de son père...

Comme j'arrivais au garage, monsieur Martin était en train de remplir le réservoir d'une auto de gazoline.

J'attendis impatiemment que le client fut parti pour lui dire:

—Tout est fini, monsieur Martin, entre Germaine et moi.

—Tout est fini, pourquoi?

—Parce que je viens de surprendre celle qui était et qui n'est plus ma fiancée dans les bras d'un autre.

—Hein ?

—Oui, que pensez-vous d'une fille qui prétend m'aimer et qui ne ménage ni ses becs ni ses caresses au pire macreau de Shawbridge, à celui qui s'appelle Pierre Vendette.

Un autobus passait.

Je lui fis le signal d'arrêter, le chauffeur obéit.

Comme je montais dans l'autobus, je jetai un dernier regard sur monsieur Martin qui était là debout, muet d'ébahissement.

CHAPITRE XII

RETOUR A MONTREAL

Comme l'autobus me ramenait cahin-caha vers la métropole canadienne, je pensai que j'avais besoin de conseils dans les circonstances cruelles que je traversais.

Ignorant l'heure tardive, anxieux de me décharger le coeur dans le giron d'un bon prêtre, je me rendis rue Bleury chez les jésuites.

Le révérend frère qui vint répondre à mon coup de sonnette me regarda longuement.

Il dut lire mon grand désarroi sur mon visage car il ne me posa aucune objection à propos de l'heure tardive.

—Vous voulez un confesseur, mon jeune ami, me demanda-t-il?

—Oui, et je veux le meilleur, je veux un homme de Dieu, qui connaît son affaire.

Le bon frère sourit:

—Suivez-moi, dit-il.

Lorsque je pénétrai dans la chambre du jésuite auquel le frère me confiait, celui-ci avait la figure encore pleine de sommeil, du sommeil que j'avais interrompu.

Je m'excusai.

Il me dit:

—Vous n'avez pas à me demander pardon, jeune homme, car je passerais mille nuits dans l'insomnie, quand il s'agit de sauver une âme. Ouvrez-moi votre coeur, mon enfant, je vous écoute.

Je commençai:

—Je suis un bâtard.

Le jésuite sourit et dit:

—Nous avons hébergé, ici même au Gésu, pendant 215 soirées consécutives, un illustre bâtard fictif qui s'appelle Tit-Coq. Donc, nous devons nous connaître en illégitimité. Mais continuez mon enfant, continuez votre récit.

Je poursuivis donc:

—A l'âge de 17 ans, je tombai en amour avec Eglantine...

—Une jolie fille, je suppose?

—Oui, très belle, et aussi bonne que jolie. Comme je ne voulais pas lui faire savoir mon illégitimité, je lui fis consentir à ce que nous contractions mariage devant un ministre protestant.

—Avez-vous eu des enfants de cette union concubine?

—Nous en avons eu un.

De moi-même, je continuai:

—Un soir j'appris qu'Eglantine me trompait.

—Etait-ce vrai?

—Je suis fermement convaincu que c'était faux maintenant. Cependant les apparences avaient l'air d'être, dans le temps...

—Alors?

—Alors, grâce au tripatouillage et au double jeu de ma belle-mère, je m'enfuis à Shawbridge où je rencontrai Germaine, une autre jeune fille que j'aimai malheureusement.

Le bon père jésuite avoua:

—C'était votre droit strict, vu que vous n'étiez pas marié réellement avec Eglantine.

—Elle était aussi belle qu'Eglantine, mais d'une beauté différente, d'une beauté strictement et exclusivement physique.

—Vous ne l'avez pas mariée, j'espère?

—Non, je me suis aperçu à temps de sa tricherie.

—Elle vous trompait?

—Oui, et cette fois j'en ai la preuve irréfutable.

—Vous l'avez prise sur le fait?

—Oui, et je vous assure que le mac ne travaillera certainement pas demain, car il est trop magané pour cela.

De nouveau le père jésuite sourit et dit:

—Ah, ah, vous vous êtes servi d'arguments frappants. Ce genre d'argument est parfois excusable. Aimez-vous encore cette mauvaise fille qui s'appelle Germaine?

—Non, son double jeu a tué mon amour.

Le jésuite se leva et me mettant les deux mains sur les épaules, me demanda:

—Fouillez dans votre coeur, jeune homme, fouillez, et dites-moi si vous ne trouvez pas des restes d'amour pour la belle et noble Eglantine?

A mon tour, je souris et dis:

—Comme ça que voulez-vous dire?

—Je veux dire qu'il ne s'agit pas de discuter si la société a raison ou tort de marquer la bâtardise au fer rouge et de la clouer au pilori; que les us et coutumes des êtres humains réunis en société soient bons ou mauvais, peu importe, ils sont ce qu'ils sont. Un point c'est tout.

—La société pointé les bâtards du doigt, vous le savez vous-même puisque vous avez souffert de cette cruauté.

Le jésuite laissa s'écouler un long silence avant de reprendre:

—Vous savez que vous n'ête pas réellement marié avec Eglantine, n'est-ce pas?

—Hélas, oui, je le sais.

—Vous savez aussi que votre fils est à l'heure actuelle à cause de cela, un bâtard?

Je tressaillis.

Ciel, je n'avais pas pensé à cela.

Inexorable, le confesseur poursuivit:

—Allez-vous laisser votre petit Jeannot traîner sa bâtardise comme un boulet à votre exemple toute sa vie? Ou, aurez-vous assez de coeur pour régulariser la misérable position du pauvre petit en le légitimant par votre mariage devant un prêtre catholique, avec sa mère Eglantine?

Je ne répondis pas.

Cependant, mon air rayonnant de bonheur avait éclairé mes intentions aux yeux du bon jésuite qui ne me quittait pas du regard.

Puis mon visage se rembrunit.

Voyant le gros nuage noir qui obscurcissait ma physiologie il me demanda:

—Mais qu'avez-vous donc?

—Je suis prêt, dis-je, à marier Eglantine. Non seulement suis-je prêt mais je suis anxieux de le faire.

—Alors pourquoi êtes-vous si triste?

—Par ce que j'ai peur de ma belle-mère.

De nouveau il se leva.

De nouveau il me mit ses deux mains sur les épaules.

—Je n'aurai pas à chercher longtemps dans mon coeur pour y trouver le sentiment qui y mijote toujours.

—Ainsi, vous aimez encore votre première flamme?

—Je crois que oui.

—Ce n'est pas assez. Fouillez encore, rendez-vous jusqu'au tréfond de vos sentiments insoupçonnés et dites-moi ce que vous voyez là?

Pendant une longue minute, je demeurai silencieux.

Je réfléchissais.

Soudain, le ciel m'inonda d'une fulgurante clarté.

Je vis la vérité.

Alors, je m'écriai:

—Je l'aime, Eglantine, je l'aime toujours.

Après un court silence je repris:

—Que me conseillez-vous, mon père?

Celui-ci après s'être recueilli de son côté me dit:

—Je sens peser sur moi une très lourde responsabilité en ce moment. Je voudrais avoir les mots pour vous convaincre l'esprit, je voudrais avoir aussi les mots qui vous iront directement au coeur afin que vous compreniez bien votre devoir. Mettons-nous tous les deux à genoux, et demandons au Bon Dieu de me souffler les phrases convaincantes.

Si vous saviez, ami lecteur, comme c'est bon de rapprendre à prier.

Comme nous récitons ensemble les trois Aves, je me sentis tout chose.

Il me sembla qu'une colombe planait autour de mon coeur.

Nous nous relevâmes.

—Asseyez-vous, mon enfant, dit le père en s'asseyant lui-même. Vous avez un fils, dit-il, un petit Jeannot, ne vous rappelle-t-il pas quelque chose ce petit Jeannot?

Perdu, je dis:

—Mais non, mais non.

—Ecoutez, jeune homme, laissons la religion de côté, parlons du strict point de vue des sentiments humains. La société est comme ça.

—Ecoutez bien, mon jeune ami, dit-il, ce n'est pas le prêtre qui parle actuellement. C'est le psychiatre. Je vais donner une leçon de psychiatrie à votre belle-mère. Et si quelqu'un s'y objecte, je dirai que Jésus lui-même n'a pas craint de se servir du fouet pour chasser les voleurs hors du temple. Venez.

—Aller, aller où à pareille heure?

—Chez votre belle-mère. Car il n'y a point d'heures pendant lesquelles le Bon Dieu est exclu. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Venez.

CHAPITRE XIII

BONHEUR

On s'imagine la stupéfaction de ma belle-mère, de mon beau-père et d'Eglantine, lorsqu'à une heure du matin, j'arrivai avec le bon père jésuite dans leur demeure.

La présence du religieux fut la seule cause qui empêcha ma belle-mère de nous sacrer dehors.

Avec un sans-gêne, effarant, un sans-gêne digne de celui de l'Autre quand il chassa les voleurs du temple, le jésuite dit à ma belle maman :

—Vous avez un salon, ici, madame, qu'attendez-vous pour nous y conduire?

Muette d'ébahissement, celle que je détestais au coton nous fit passer dans le salon, le jésuite l'ignora complètement, pour s'adresser directement à Eglantine, et lui demander :

—Mademoiselle, aimez-vous Guy? Ne craignez pas de répondre, je vous place sous ma protection. Dites l'exacte vérité. Elle n'eut pas besoin de parler.

Je lui ouvris les bras.

Elle se précipita dans le refuge de mon amour.

Alors le père jésuite eut un regard triomphant à destination de ma belle-mère :

—Qui êtes-vous, madame, pour tenir séparé ce que Dieu lui-même veut unir?

Mon petit Jeannot éveillé par le bruit cria :

—Maman, maman, c'est y papa?

Grave, sans pitié le prêtre dit à la femme de mon beau-père :

—Allez-vous par vos manigances cruelles et méchantes rendre permanente la bâtardise de ce pauvre petit?

La belle-mère allait se révolter de nouveau, quand, se fâchant réellement, le père jésuite cria :

—Silence, s'il le faut, madame, pour vous mâter, nous aurons recours à la loi civile. Ne savez-vous pas que seul le consentement du père est nécessaire pour que deux mineurs contractent mariage?

Ce menace de violence physique produisit un effet immédiat chez la belle-mère qui devint douce comme un agneau.

Maintenant, dit le prêtre, habillez-vous tous.

—Quoi?

—Parce que je vous amène tous avec moi. Et la raison de cela, c'est que comme je le disais tout-à-l'heure il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Dans les circonstances présentes le Droit Canon me permet de célébrer votre mariage, Eglantine et Guy. Nous allons, de ce pas, légitimer la pauvre petit Jeannot et vous ouvrir à vous, très prochains époux, la route radieuse de l'union qui s'appelle LE MARIAGE.

EN VENTE:



La tignasse rouge

Grand roman de cow-boys par PAUL VERCHERES

Un individu blessé arrive à Squeletteville et annonce que la diligence vient d'être attaquée.

Verchères se précipite à l'endroit du vol... la diligence est disparue.

A son retour à la bourgade, le blessé lui-même s'est enfui et un enfant vient d'être enlevé.

Est-ce une mise en scène pour un drame qui se prépare?

Paraitra la semaine prochaine :

LE CLUB DES CARESSES

Par PAUL VERCHERES

Alcide présente un copain, Emilio, à sa fiancée et ne pense pas qu'il se prépare ainsi des jours de désespoirs.

Bientôt, les caresses hardies mais divines d'Emilio jettent le trouble chez Denise. Naïve comme une adolescente, elle parle déjà de mariage, mais Emilio a d'autres idées en tête: amour physique de Denise, il en veut bien, mais l'argent de Charmine, la petite soeur, l'intéresse aussi.

Brisera-t-il trois coeurs pour satisfaire son lucre et sa luxure?

ROMAN D'AMOUR

ÉDITIONS POLICE JOURNAL

10¢